

Aux lectrices et aux lecteurs

Au point où je suis de mon itinéraire d'engagement actif en faveur de l'écologie, de la terre et de l'humanisme, j'éprouve le besoin de donner une plus large audience aux messages que le public ne cesse de valider par son adhésion. Pour ce faire, il nous a semblé que des livres simples et synthétiques seraient efficaces pour sensibiliser l'opinion à des problématiques de première importance.

D'aucuns savent que je suis, depuis plusieurs décennies, préoccupé par une évolution de la société dont il semble que le grand public ne mesure pas les enjeux et donc les graves conséquences qui menacent déjà de s'amplifier considérablement. Cela pourrait peut-être s'expliquer par la dissension qui ne cesse de croître entre l'espèce humaine et la nature à laquelle nous devons tous la vie et la survie, sans la moindre équivoque.

Il est bien entendu que je ne suis pas seul à m'interroger et à agir, et que la société civile recèle bien des initiatives porteuses d'espoirs qu'il faudrait célébrer et rendre tangibles. Si l'on voulait résumer les choses, on pourrait dire que

la politique conventionnelle est condamnée à exercer une sorte d'acharnement thérapeutique sur un modèle moribond, tandis que la société civile, nécessité oblige, élabore et met à l'épreuve des faits bien des alternatives porteuses d'espoirs.

Rappeler que l'espèce humaine continue à avoir de grandes difficultés à évoluer positivement est une banalité. Il importe donc de le ressasser, jusqu'à ce que la conscience en prenne conscience. Malgré une meilleure connaissance de la planète-oasis qui nous héberge au cœur d'un désert sidéral infini, celle-ci est toujours ravalée à un gisement de ressources à épuiser sans modération, avec des iniquités et des disparités abyssales entre super-repus et affamés chroniques.

Les considérations liées à des questions de première importance sont devenues ordinaires. C'est la raison pour laquelle le ressasser est désormais un devoir, avec l'espoir qu'elles puissent être entendues et comprises, pour susciter un art de vivre où la raison et l'entendement seraient enfin au service d'une intelligence suprême et généreuse, à savoir la lucidité.

Par ailleurs, il semble que l'immense danger qui menace notre devenir, dû à nos transgressions, ne soit pas estimé à sa juste mesure. Le symbole du *Titanic* vient à l'esprit, avec une différence de taille cependant. La planète Terre, pour très longtemps encore, demeure insubmersible, tandis que l'espèce humaine prend de plus en plus un caractère contingent et agit au risque de provoquer son propre naufrage!

Un manque chronique de compréhension des problématiques les plus décisives pour notre avenir nous met en danger. On dit que l'excès d'informations tue l'information. Nous pouvons en faire le constat, puisque les questions les plus déterminantes pour l'avenir restent ignorées ou mal comprises du grand public. Cette ignorance empêche de prendre les décisions et les résolutions fortes pour éviter d'aller « dans le mur ». C'est d'autant plus dangereux que l'histoire contemporaine est désormais mondialisée.

Il est étonnant que l'écologie, qui concerne chacune et chacun d'entre nous, sans exception aucune, soit traitée comme une question subsidiaire. Les grands-messes internationales comme la COP21 continuent à illusionner l'opinion en la détournant d'une logique mondiale meurtrière (la mondialisation étant une guerre économique réelle et destructrice). Dans ce contexte, la pulsion de l'accaparement et de la prédation du bien commun se trouve légitimée. La souveraineté absolue de la finance autorise de nombreux arbitrages dans le vivre-ensemble global.

Ces carnets sont destinés, si nous y parvenons, à faire émerger de l'inefficace excès d'informations ce que tout citoyen devrait connaître absolument. Cette connaissance a trait à des sujets déterminants pour la vie présente et l'avenir. Visant à alerter l'opinion, ces livres inviteront les lecteurs qui le souhaitent à approfondir le sujet grâce à une bibliographie en fin de volume (voir p. 121). Leur objectif et leur finalité ne sont pas de traiter de

façon exhaustive les problématiques concernant la société contemporaine : ce serait trop ambitieux. Ils ont pour objet de clarifier la complexité de ce qui sous-tend et détermine l'ordre ou le désordre du monde et par conséquent le vivre-ensemble de l'espèce humaine. Tenter en toute modestie, de la façon la plus simple et synthétique, d'attirer l'attention des personnes qui en ont le souci sur les dérives préjudiciables à la continuité de l'histoire.

« Nous ne savons pas où nous allons, mais nous y allons », disait Pierre Fournier. À bien y réfléchir, la formule nous apparaît de plus en plus pertinente. Il se trouve que de nombreux spécialistes ont acquis des connaissances très approfondies par leurs travaux et leurs passions. Ces « carnets d'alerte » pourraient les désigner, les faire connaître et contribuer à révéler leurs travaux et leurs compétences spécifiques. Relier les personnes qui en ont le désir à des compétences et à des savoirs est indispensable dans le contexte d'un encyclopédisme stérile qui se révèle inefficace.

Dans chaque carnet, je tenterai en introduction de situer la problématique dans un contexte aussi large que possible, contribuant ainsi à préparer le lecteur aux enquêtes de Juliette Duquesne, dont les interventions sur TF1, durant une dizaine d'années, ont démontré la compétence. Pour compléter cette réflexion, je répondrai à quelques interrogations à la fin de chaque ouvrage.

Pierre RABHI

Introduction générale

Au commencement est la terre nourricière. Le principe fondateur de la vie repose sur une loi rigoureuse : à savoir que tous les êtres vivants ne peuvent exister et se pérenniser par la reproduction sans être nourris. Ce magnifique « principe-matière » appelé nourriture résonne fort en nous parce qu'il ne peut être occulté sans provoquer l'anéantissement, au sens fort de retour au néant.

Selon une réalité à la portée de tous, si la terre nourricière, comme principe vivant, venait à mourir, le manque de nourriture conduirait à la disparition du végétal, de l'animal, de l'être humain. Or, c'est cette matrice au sens le plus absolu que l'agronomie moderne détruit avec des substances chimiques et des pratiques aratoires violentes qu'autorisent des machines surpuissantes.

Il est facile de comprendre que la nourriture est la garante absolue de la vie. Elle est une magnifique énergie vitale faite matière. Cette énergie nous met en communion interdépendante avec toute manifestation de la vie, animale ou végétale. Absorber les substances nutritives est l'un des principaux réflexes que même le nourrisson

accomplis sans aucun savoir. C'est une des raisons pour lesquelles ce phénomène devrait avoir la priorité absolue dans les champs de la connaissance. Force est de constater qu'il n'en est rien.

Insister lourdement sur ces évidences est loin d'être inutile, surtout auprès de ceux qui, éloignés de la « terre glèbe » comme magnifique et seule pourvoyeuse de nourriture, n'en connaissent plus la valeur suprême. Ainsi le principe de la terre nourricière, parmi les plus tangibles, est-il devenu abstrait pour les civilisés hors-sol. Les obsédés de l'asepsie l'ont même nommé « saleté », devenue l'une des caractéristiques du siècle avec la stérilisation à tout crin pour conjurer les maléfices d'un monde microbien menaçant nos vies, alors qu'il en est en grande partie le support, le gardien et une sorte d'intendant. La terre est une galaxie animée par des microorganismes que l'agroécologie entretient et même intensifie.

À l'occasion d'événements dramatiques comme les guerres, affectant l'alimentation des populations urbaines, nombreux sont et ont été ceux qui se sont souvenus du cousin à la campagne. Il se trouve que ce bouseux, ce cul-terreux, ce plouc – entre autres gentils qualificatifs que les repus civilisés savent lui infliger – est le premier garant de la survie de tous. On évoque ici le vrai paysan, celui qui, dans une étreinte croisée, tient le pays en étant tenu par le pays, et non l'industriel de la terre voué et dévoué à l'exploitation quasi minière de la terre-mère, comme principe que l'on peut qualifier de matière subliminale. Elle est en lien

avec des énergies inapparentes mais essentielles à sa dynamique. Avec ces considérations, nous sommes loin des simplifications de la science agronomique fondée sur la matière tangible.

Certes, l'intendant millénaire de la terre nourricière semble parfois, pour être servi, asservi par elle. On sait ce que le servage a été tout au long de l'Histoire. Quoi qu'il en soit, faut-il le rappeler, c'est à l'agriculture que la culture doit ses lettres de noblesse. C'est avec cette connaissance majeure que l'être humain a pu, avec la fameuse révolution agraire au néolithique, s'affranchir de la condition aléatoire du chasseur-cueilleur-pêcheur. À l'activité agricole, avec l'enfouissement des graines, s'est ajoutée la domestication des animaux, pour s'en nourrir et pour de multiples fonctions et services en tirant partie de leur force, de leur instinct, de leur vitesse de déplacement...

En outre, le pastoralisme est devenu une activité à part entière d'une grande importance pour un nombre non négligeable d'êtres humains. Dans cette épopée, la domestication des végétaux, leur sélection et leur intégration dans l'activité vitale de l'agriculteur furent une révolution majeure. Ainsi s'est constitué, sans jamais cesser de s'amplifier depuis dix ou douze mille ans, un patrimoine semencier considérable, transmis sans discontinuer d'une génération à l'autre et d'un continent à l'autre, jusqu'à notre époque¹. Tout cela a pu se faire même dans des contextes de violence, de guerre ou autres laideurs, sans que le trésor semencier en soit affecté, puisqu'il

s'est paradoxalement trouvé mieux réparti par la mobilité belliqueuse.

Avec la modernité comme paradigme fondé sur le génie scientifico-technico-industriel, l'évolution s'est modifiée. L'agriculture, comme activité initiale et fondamentale, a été transformée par une vision et une conception modernes. L'exploitant agricole, producteur de matières végétales et animales, s'est adapté à l'industrialisation avec le principe minéral appliqué à la terre nourricière par une agronomie fondée sur la chimie de synthèse, elle-même prônée par la pétrochimie internationale.

Dans cette mutation, l'exploitant agricole a remplacé le paysan. Quant au patrimoine semencier, on évalue à 75 % la perte qu'il a subie, au préjudice incommensurable de l'autonomie vivrière dont la nécessité ne peut être confisquée aux communautés planétaires sans conséquences mortelles.

Pour cette mission dite salvatrice, la multiplication d'agronomes prescripteurs et propagateurs de méthodes conformes à une vision dite progressiste a été nécessaire. Cette logique a ravalé la terre nourricière, biologiquement vivante, à un substrat dénaturé et dévitalisé pour recevoir les substances chimiques préconisées par la science agronomique – science prometteuse d'une abondance censée éradiquer les famines de toute la planète. S'agit-il d'une stratégie délibérée très profitable à la pétrochimie internationale, provoquant la ruine des sols nourriciers, ou bien d'une ignorance induite par une vision simplificatrice de la modernité?

Les résultats incontestables des nouvelles pratiques, en termes de quantité, ont littéralement

subjugué les producteurs, en même temps qu'ils ont évacué de leur esprit les données biologiques révélatrices d'une glèbe vivante. Celle-ci a toujours eu pour rôle de fournir une nourriture adaptée aux véritables nécessités de la physiologie humaine, animale et végétale. Ces mécanismes intelligents évoquent une symphonie où la diversité produit de l'unité.

Les déséquilibres et les transgressions culturelles sont très probablement les causes de certaines pathologies végétales nécessitant le recours massif à des pesticides de synthèse. En toute logique, on peut les accuser d'être responsables de pathologies humaines en extension telles que le cancer, selon certaines investigations.

Par ailleurs, les innovations technologiques ont inauguré l'ère des chevaux-vapeur, tracteurs et autres engins mécaniques en remplacement des bucoliques chevaux ou bœufs de trait. L'être humain, tirant ainsi partie de l'énergie de l'animal, associée à celle de son propre organisme, avait instauré une belle et touchante alliance. Non que nous rejetions l'évolution technologique; mais la surproduction engendrée par les moyens modernes a été et sera de plus en plus préjudiciable aux petits paysans, victimes de famines. Cette concurrence « déloyale » les rend surannés dans un contexte mondialisé, provoquant la compétition entre communautés mondiales et instaurant une guerre dite économique qui n'est que l'exacerbation meurtrière de la cupidité dont l'être humain est la cause.

Sous prétexte de profiter d'une terre surexploitée, le mode alimentaire des pays dits développés a fait une place de plus en plus importante à la consommation de protéines animales : viande, lait, etc. Ces denrées sont également obtenues en partie avec les productions peu coûteuses du tiers-monde. La consommation de protéines animales est devenue, par voie subliminale, le symbole de la prospérité des nations développées. On ne gagne plus son pain, mais son bifteck. Le bon consommateur ignore que, pour satisfaire son désir sans cesse inassouvi, il faut transformer jusqu'à dix protéines végétales pour obtenir une protéine animale. En d'autres termes, il faut jusqu'à 10 kilos de céréales et de protéagineux pour obtenir 1 kilo de viande.

Pour tenter d'apaiser cette dévoration carnassière, des superficies considérables de terres agricoles sont consacrées à perte de vue à la production de maïs, soja, etc. Ces denrées sont servies en abondance à des animaux immobilisés comme des végétaux et traités selon le principe du maximum de têtes dans un minimum d'espace, pour une production maximale en un minimum de temps. Ainsi réduit à une source de protéines, l'animal n'est plus respecté comme une créature vivante qui requiert notre gratitude et notre compassion. Certains éleveurs se sont retrouvés piégés par cette logique, sans même en tirer tous les bénéfices escomptés. D'autres souffrent même des effets induits de l'élevage industriel, d'autant plus inquiétants qu'il n'est plus identifié comme une anomalie.

Le phénomène le plus redoutable que l'on puisse observer chez l'être humain consiste en une banalisation de ce que produisent l'insensibilité et la déraison. Prendre conscience de notre inconscience devient en l'occurrence très urgent. Car l'Histoire nous apprend que la banalisation et la normalisation de turpitudes telles que le perfectionnement de l'art de tuer par les armes ne suscitent pas l'indignation à hauteur de l'abjection.

La faim dans le monde est la plus cruelle des problématiques affectant l'espèce humaine. Elle fait partie des innombrables informations que les citoyens ingurgitent pour se tenir à jour de l'état du monde et de la société. Après les apitoiements et les déplorations de circonstance, entre la poire et le fromage, tout reprend son cours dit « normal ». Le fleuve des futilités et des vanités ensevelit la tragédie. Les soporifiques divertissements industrialisés parachèvent le travail pour instaurer l'indifférence universelle de la confrérie des repus.

Que toutes les six secondes un enfant s'éteigne d'inanition après une lente et longue agonie, selon les experts internationaux, ne dérange pas beaucoup les rassasiés. En outre, pourquoi s'inquiéter, puisque des programmes de lutte contre la faim sont menés par des institutions et organisations caritatives internationales chargées de pallier ce fléau, faute de l'éradiquer ? Ainsi le monde des rassasiés peut-il produire massivement des denrées alimentaires dont une partie importante constitue un rebut pour nourrir les poubelles.

Par ailleurs, comme déjà évoqué, la consommation massive de protéines animales aggrave la

situation. Cette pléthore banalise l'alimentation qui, en d'autres temps, lieux et cultures, est par son immense importance facteur de joie et de gratitude. C'est du moins ce dont peut témoigner mon enfance saharienne.

L'alimentation étant réduite à une simple nécessité physiologique pour entretenir des fonctions biologiques élémentaires, il n'est pas étonnant que la qualité de cette « bouffe » ait subi de graves altérations et qu'elle soit même devenue nocive pour les civilisés, qui devraient se souhaiter bonne chance au lieu de bon appétit ! Toutes ces « profanations » – consommation alimentaire, consommation médicale, consommation d'anxiolytiques, consommation de divertissements – constituent les fondements d'un paradigme en état d'ébriété.

Tandis que la faim continue à sévir, l'industrie vouée à la mort ne cesse de prospérer. On sait pourtant qu'un modeste pourcentage des moyens financiers consacrés aux programmes militaires internationaux rendrait accessibles à toute l'humanité les besoins indispensables à sa survie.

On peut imaginer que des êtres humains croyant en la métempsycose souhaiteraient se réincarner en chiens ou en chats de compagnie des civilisés, dont l'alimentation et les diverses adulations servent de remèdes à de cruelles solitudes au sein d'une société devenue un désert surpeuplé. Il n'est évidemment pas question d'infliger à ces créatures domestiques une quelconque souffrance. Cependant, le budget qui leur est consacré n'est

pas proportionnel au bien-être escompté. J'ai vu des chiens propres s'échapper de la main de leur maître, se précipiter sur un tas de fumier de notre ferme pour s'y rouler avec une évidente allégresse. On ne bride pas l'instinct originel. Un animal qui se délecte de charogne n'a pas besoin de la coûteuse alimentation qui serait une manne providentielle pour un affamé éthiopien.

Incriminer les affamés d'être trop nombreux et donc responsables des disettes qui les déciment est devenu un lieu commun. Cet argument pernicieux est désormais enkysté dans les esprits. Il ne faut pas oublier que toutes les communautés humaines, hors de la sphère occidentale, n'ayant ni retraite, ni sécurité sociale, ni indemnités de chômage et autres dispositifs sociaux des pays économiquement prospères, ne peuvent compter que sur leur progéniture pour survivre quand ils sont vieux, dans un contexte où la mortalité infantile reste sévère. La solidarité entre générations est une organisation vernaculaire qui va de soi dans les sociétés traditionnelles. L'assistance due aux personnes âgées par leurs seuls descendants est un devoir sacré et il n'existe guère de relégation des personnes au crépuscule de leur vie. Ils échappent de cette manière à la claustration de masse et s'éteignent intègres au sein de leur groupe social qui les aura pris en charge.

Toutes ces considérations pour affirmer que les arguments souvent invoqués pour justifier les pénuries alimentaires et les disettes meurtrières sont, encore une fois, une véritable imposture.

Comme paysan, par option de vie, ayant une expérience et une relation forte à la terre nourricière, je peux affirmer que la nature est prodigue. Dire qu'un seul grain de blé recèle une potentialité qui pourrait, par la puissance de la démultiplication, nourrir l'humanité n'est pas une vue de l'esprit ou une métaphore. Et il n'y a pas que le blé qui s'offre à la pérennité humaine. L'inventaire des potentialités est quasi illimité. Il faut également insister sur les déperditions et le gaspillage considérables, passibles du tribunal de la vie elle-même. Les famines sont à l'évidence les filles de la déraison et de l'égoïsme, un point c'est tout.

La gravité de cette question de la faim dans le monde me fait devoir d'affirmer que l'agroécologie que j'ai mise à l'épreuve des faits dans de nombreuses zones, en particulier semi-arides sahéliennes, est la réponse au terrible fléau. L'ex-centre de formation à l'agroécologie de Gorom-Gorom, dans le nord du Burkina Faso, mis en œuvre avec le soutien de l'ex-compagnie aérienne Le Point Mulhouse et son initiateur et ami Maurice Freund, confirme cette affirmation. Les nombreux projets menés actuellement par l'ONG Terre et Humanisme² et ses partenaires en Afrique de l'Ouest ou encore sur le pourtour méditerranéen sont une prolongation de cet élan.

Le présent carnet a pour objet de rendre intelligibles au plus grand nombre les exactions majeures responsables du désastre alimentaire. Il devient urgent pour toutes les communautés humaines, sans exception, de produire et de consommer

localement pour assumer et assurer leur survie par eux-mêmes, au Nord comme au Sud.

Ces dernières années, de plus en plus de pays ont été dépendants du commerce alimentaire international. Face à une démographie galopante, ces États ne seront pas en capacité de nourrir leur jeunesse sans revenir à une alimentation souveraine. Il est à craindre que la situation produise des émeutes de la faim, alors que cette jeunesse pourrait présenter une énergie pour assurer l'autonomie alimentaire. La conjoncture internationale nécessite absolument que chaque communauté humaine puisse maîtriser sa survie alimentaire par elle-même.

L'alimentation doit cesser d'être l'objet de transits incessants pour satisfaire au transit intestinal dans les meilleures conditions de salubrité et de qualité gustative. Il en va de la dignité humaine d'être indépendant d'une organisation planétaire dont la laideur n'a d'égal que la perversion banalisée. Cultiver la terre où que l'on soit est un acte politique et de légitime résistance à l'arbitraire et à la cupidité des organisations « lucropathes ».

L'électrification de l'Afrique, proposée pour mettre à jour ce continent du *nec plus ultra* du progrès contemporain que l'Occident propose à l'humanité, est prématurée et sera un handicap à la résolution du problème le plus crucial qui soit. C'est le moyen par lequel l'Occident pourra élargir son marché. Et il est à parier que les ventes de frigos, télévisions, etc., augmenteront les profits de ceux qui les fabriquent. Ce sera encore une

diversion par rapport à l'urgence alimentaire absolue.

La salubrité et la sécurité alimentaire sont une affaire beaucoup trop sérieuse pour être déterminée par les seules logiques du profit financier. La politique mondiale semble soit indifférente, soit ignorante, soit complice. Les investigations menées par Juliette Duquesne ont pour objet d'éclairer le lecteur sur les tenants et aboutissants stratégiques de cette terrible question.

Pierre RABHI